

Collection « 1001 et + »  
dirigée par Patrick Ben Soussan

Dans la lignée de la collection « 1001BB », Patrick Ben Soussan ouvre une nouvelle série d'ouvrages concernant les bébés qui ont grandi, à destination des professionnels de l'enfance mais aussi des parents concernés.

Retrouvez tous les titres parus sur  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

**L'enfant  
confronté à la mort  
d'un parent**

Ont participé à cet ouvrage

Michèle Benhaïm  
Jacques Dayan  
Mireille Destandau  
Jacky Israël  
Magali Molinié  
Hélène Romano

Sous la direction de  
Patrick Ben Soussan

**L'enfant  
confronté à la mort  
d'un parent**

Postface de Marcel Rufo

*1001 et +*

**ères**  
éditions

Conception de la couverture :  
Corinne Dreyfus

Réalisation :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3811-1  
Première édition © Éditions érès 2013  
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 - Fax : 01 46 34 67 19.

## Table des matières

Entrouverture	
Le petit chat est mort <i>Patrick Ben Soussan</i> .....	9
Ouverture <i>Patrick Ben Soussan</i> .....	21
Quand un parent va mourir... <i>Mireille Destandau</i> .....	33
<i>L'envolée d'Yves Navarre</i>	
La littérature comme sciences humaines.....	47
Annoncer à un tout-petit la mort d'un de ses parents <i>Hélène Romano</i> .....	55
<i>L'envolée de Roland Barthes</i>	
Quand les enfants – comme les adultes qu'ils deviendront – sont sommés de dire et de « faire leur deuil » .....	69
Grandir orphelin ou l'invisible gestation du parent défunt <i>Magali Molinié</i> .....	87
<i>L'envolée de Wajdi Mouawad</i>	
« Casser la gueule à la mort » .....	103
Seul sur la rive... <i>Michèle Benhaïm</i> .....	113
<i>L'envolée de Jacques Doillon</i>	
« Apprendre à être contente... » .....	125

Les réactions des enfants face à la mort d'un de leurs parents	
<i>Jacques Dayan</i> .....	135
<i>L'envolée d'Harold Pinter</i>	
Le corps de la mort .....	143
Le pédiatre doit agir face au spectre de la mort d'un parent	
<i>Jacky Israël</i> .....	153
<i>L'envolée de Kitty Crowther, d'Élisabeth Brami, Tom Schamp et de Corinne Dreyfuss</i>	
La mort racontée aux enfants .....	181
Les goûters de l'IPC	
Plaidoyer pour des dispositifs institutionnels qui parlent la mort entre enfants	
<i>Patrick Ben Soussan</i> .....	191
Postface	
La perruche jaune	
<i>Marcel Ruffo</i> .....	211

*Les envolées sont signées Patrick Ben Soussan*

*« Je comprends bien que mon père est mort,  
mais je ne peux pas comprendre pourquoi  
il ne rentre pas pour dîner. »*

Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves* (1900),  
Paris, Puf, 1993, p. 222

*« Nous avons tous, à un moment ou un autre  
de notre existence, à "faire face",  
la question qui se pose c'est comment. »*

Mathias Malzieu, *Métamorphose en bord de ciel*,  
Paris, Flammarion, 2011



« Certains êtres, à mesure que le temps passe,  
deviennent de plus en plus libres :  
ils se redressent au lieu de s'affaisser.  
Il émane d'eux une énergie étonnante.  
Ils sont lumière pour qui les rencontre.  
J'aimerais savoir ce qu'ils ont fait des ombres  
de leur passé. De leurs regrets, de leurs déchirures.  
Comment ils s'en sont arrangés.  
Parce qu'on n'oublie rien, je le sais ce soir.  
On n'oublie rien.  
Quand bien même on s'est efforcé du contraire :  
le passé vit en nous.  
Masse informe tapie au plus profond de soi,  
qu'on pourrait croire endormie mais qui veille...  
Alors, eux, ces êtres de lumières : comment font-ils ? »

Laurence Tardieu<sup>1</sup>

« Tout adieu est l'éblouissante audace d'une aurore. »

Edmond Jabès<sup>2</sup>

« La nuit n'est jamais complète  
Il y a toujours puisque je le dis  
Puisque je l'affirme  
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte  
Une fenêtre éclairée  
Il y a toujours un rêve qui veille  
Désir à combler faim à satisfaire  
Un cœur généreux  
Une main tendue une main ouverte  
Des yeux attentifs  
Une vie à se partager. »

Paul Éluard<sup>3</sup>

---

1. L. Tardieu, *Puisque rien ne dure*, Paris, Stock, 2010.

2. E. Jabès, *Le livre de l'hospitalité*, Paris, Gallimard, 1991.

3. P. Éluard, *Le phénix*, Paris, GLM, 1951 (éditions Seghers, 1954).

Patrick Ben Soussan

## Entrouverture Le petit chat est mort

*« Si tu veux goûter au bonheur de la vie,  
accepte l'inévitable. »*

Pierre Dagenais<sup>1</sup>

### L'enfant éternel, Agnès

*« Je voudrais faire l'économie de toutes les morts  
que j'ai vécues, de celles que je devrai vivre encore.  
Je ne peux pas, je suis dans ce temps, dans ce monde,  
il n'y en a pas d'autre. »*

Henry Bauchau<sup>2</sup>

Tout à l'heure, Agnès parlera. Mais à cet instant, c'en est une autre que j'emporte avec moi. À chaque jour. La nuit, parfois, elle me tire de mon sommeil, rarement, de plus en plus rarement. Elle me soutire encore parfois un sourire aux aubes naissantes, béat,

---

*Patrick Ben Soussan, pédopsychiatre, responsable du département de psychologie clinique, institut Paoli-Calmettes, Centre régional de lutte contre le cancer, Marseille.*

1. P. Dagenais, *Le feu sacré*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1970.

2. H. Bauchau, *Le boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008.

un peu comme le ravi de la crèche qui tend les bras au ciel, réjouit de ce matin nouveau et de ce jour neuf qui lui est donné de vivre.

J'ai 19 ans. Cela fait bien des années que j'ai eu 19 ans, mais à chaque jour et la nuit même, de plus en plus rarement disais-je, une part de moi a 19 ans. Une part. Une part de moi rentre dans cette petite maison blanche, presque sur la rue. Une part de moi traverse une courette fleurie et arborée. Une part de moi se présente, parle, à peine, répond « oui » à cette question étrange « Vous voulez la voir ? » et s'introduit dans une chambre sombre, au bout d'un couloir qui aujourd'hui encore me semble interminable. Une part de moi aura toujours 19 ans, bannie dans cette bourgade du fin fond du bassin d'Arcachon, prisonnier d'un été qui dure toute une vie, scellé au pied de ce petit lit blanc en métal ; aura toujours froid, même au cœur de l'été ; aura toujours peur ; aura toujours peine.

Lequel de moi a tenté d'oublier le côté noir, le côté froid, le chagrin, l'épouvante ? Lequel de moi a décidé de laisser Agnès sur son lit de morte, de quitter la chambre sombre, la maison blanche, la petite ville du bassin, de continuer à parler, à sourire, à grandir ? Lequel de moi osa croire un jour que des études de médecine m'exposeraient à sauver d'autres Agnès, que traverser les champs de la pédiatrie m'emporterait loin du bassin et de son lit de morte ? Lequel de moi, confus, impuissant se décida à bifurquer du côté de la pédopsychiatrie, comme un renoncement, heureux, à ces espoirs démiurges ? Lequel consentit à s'allonger sur un divan élimé, pendant des années, pour s'assurer de ce renoncement, accepter la mort, la souffrance, les offenses

de la vie ? Lequel n'y réussit pas, errant d'hôpital en hôpital, troquant de petits lits à barreaux pour d'autres lits, indignement qualifiés de « palliatifs », quittant les rives de la périnatalité pour celles encombrées d'adultes en mal de cancer, ne cessant de roder des limbes aux brumes du Styx ? Lequel de moi écrivit l'enfant à l'hôpital, celui des séparations, l'enfant exposé et celui qui doit affronter la vie, ses obstacles, ses douleurs ? Lequel de moi parle ici de l'enfant confronté à la mort d'un parent, et ne trouve comme mot d'ouverture que cette image vieille de près de quarante ans, celle d'Agnès sur son lit de morte, après une chute de cheval, à 8 ans ?

Pourquoi ai-je emporté Agnès avec moi, toutes ces années, en silence, et pourquoi vient-elle parader, dans les pages premières de ce livre ? Pavane pour une infante défunte. Mais ce n'est pas le piano long, nostalgique et romantique de Ravel qui accompagne alors mes pensées, ce serait plutôt une de ces bluettes de Mike Brant, un crooner israélien de l'époque dont ma petite sœur était folle, du haut de ses 15 ans. Mike est mort en avril 1975, quelques mois avant Agnès. Il s'est jeté du sixième étage d'un immeuble parisien, le saut de l'ange pour une idole de 28 ans, en pleine gloire. Ma Lolo de sœurlette fut inconsolable, pendant des jours, des semaines. Aux vacances d'été de cette année 1975, elle avait convaincu mes parents d'un voyage pèlerinage vers Haïfa, en Israël, où le chanteur reposait au cimetière Camp-David. Je ne les accompagnais pas, je faisais le mono dans un centre aéré du bassin d'Arcachon, je m'occupais des 5-8 ans, le petit Ricou, aux boucles blondes, l'espiègle Marco, la belle Sabrina et la douce Agnès. J'avais une tendresse infinie pour cette Agnès, ses questions

incessantes sur le monde et la vie, et cette façon de penser et de dire les choses, désarmante parce que si spontanée et authentique. Mike Brant a sauté du sixième étage. Agnès est tombé de cheval. Nous parlons tous, encore, invariablement, aux repas de famille, dans les grandes occasions ou même les plus petites, du chagrin impossible à adoucir de ma sœur et nous nous moquons encore parfois d'elle, de cette réaction que nous jugions outrée, déraisonnable, à la mort de son chanteur élu. Je n'ai jamais parlé à personne d'Agnès ou peut-être à ceux – celles plutôt d'ailleurs – qui m'ont été les plus proches, depuis ces années. Je l'ai gardée comme un secret, je l'ai enfouie dans ma mémoire, clandestine, dérobée à tous, la petite Agnès de ma première colo de vacances, ma petite morte sur son lit en métal blanc. J'ai passé des années à côtoyer des lits en métal blanc, des isolettes pour prémas, des lits à barrières, des brancards, des lits anti-escarres, des lits médicalisés, des lits identifiés de soins palliatifs, des lits d'hôpital, des lits mortuaires, des lits d'accompagnants. Et toujours ces lits étaient grouillants de vie, des vies naissantes, des vies qui se finissaient, des vies de douleurs et de peur, des vies qui n'avaient de la vie que la couleur confuse des souvenirs, et je ne garde du lit de métal blanc d'Agnès que le souvenir de ces bandes de gaze qui entouraient son visage meurtri par la chute et sa pâleur infinie, qui lui donnait des allures de carnaval vénitien.

Ma sœur, au cœur de son adolescence, pleurait « son » Mike ; je n'ai pas beaucoup pleuré Agnès, je n'y arrivais pas, mais chaque année, longtemps, je suis retourné dans cette petite bourgade du fond du bassin pour y retrouver la rue et la petite maison

blanche et la mémoire d'Agnès. J'écoute encore parfois Mike Brant, et ses crooneries d'un autre temps, et je pense tendrement à ma petite sœur que nous avons si mal écoutée et si mal comprise, et que nous continuons parfois de faire « marronner » sur ce « deuil pathologique » de son bel Israélien aux yeux clairs. Je me suis protégé de ces pitreries en taisant Agnès. Peut-être voulais-je l'emporter en silence avec moi, partout. Parce que je crois que les enfants, tous, même ceux qui ont 19 ans ou ceux qui ont 15 ans, même ceux qui croient ne plus en être, tous les enfants, emportent avec eux dans leur vie vivante des fantômes, des morts, vivants à l'intérieur d'eux-mêmes, toujours vivants. Il n'y a pas d'autre monde, comme le disait Henry Bauchau, que celui de toutes les morts que nous avons vécues, jusqu'à la dernière, celle que nous ne vivrons pas, puisque nous n'en reviendrons pas. Celle-là, elle nous sera tout étrangère. De la mort d'Agnès, de Mike Brant, rien ne m'est et ne me sera jamais étranger.

## L'enfance éphémère, Agnès

*« Nous sommes natifs de nos ruines surgissantes. »*

Henry Bauchau<sup>3</sup>

Agnès a parlé très vite. « Tu connais des petits bouts de prière, toi ? » Elle est avec son père dans ce bureau de consultations, engloutie par un fauteuil rouge tellement trop grand pour elle. Elle semble minuscule du petit haut de ses 5 ans. « Papa a dit que tu pourrais m'aider pour ma maman. » Et comment

---

3. H. Bauchau, *L'enfant rieur*, Arles, Actes Sud, 2011.

tu voudrais que je t'aide, Agnès, alors même qu'à peine prononcé, ton prénom m'a déjà emporté si loin de toi ? Je suis en goguette du côté du bassin d'Arcachon, je rode dans le bourg à la recherche de la petite maison blanche et du lit de métal et de la morte aux pansements blancs. « Tu crois, toi, qu'on peut arrêter de mourir ? » La minuscule Agnès, droite dans son fauteuil rouge, me dévisage intensément, elle se demande à tous les coups si elle peut bien avoir confiance en ce vieux bonhomme barbu qui s'échappe si vite et la plante là avec son père, pour s'en aller Dieu sait où – le bassin d'Arcachon, c'est très loin ou un peu loin ? « Hé ! Tu crois, toi, qu'on peut arrêter de mourir ? » Délicate la minuscule chose, elle répète, des fois que je n'aurai rien entendu, elle sait bien que je ne suis plus là alors elle la refait, polie, à peine insistante. « Hé, docteur ! Tu crois ? » Elle devient pressante. « Papa, comment il pourrait nous aider pour maman, le docteur ? C'est quand qu'elle sortira de son lit ? »

Le lit, quel lit ? Je suis loin et si près en fait.

« Le lit ? »

– Ben oui, elle est toujours à l'hôpital, maman, elle se lève même plus de son lit, elle est toute blanche, elle peut à peine parler, juste elle sourit, un peu. Tu crois qu'elle peut arrêter de mourir ? »

Son père, qui n'en peut sûrement plus de l'entendre, cette minuscule Agnès, dire des choses si définitives sur la vie et sur sa mère, se met alors à parler, il raconte l'histoire que je me ressasse depuis qu'ils sont entrés dans ce bureau, il y a quelques minutes à peine, l'histoire que je me repasse en boucle si souvent : il y a un enfant dans un fauteuil trop grand et un parent qui parle de celui ou de

celle qui est mort ou qui va mourir. L'enfant a un an ou trois, ou dix, ou quinze mais le fauteuil est toujours trop grand pour lui et il est toujours tout petit devant l'immensité de la douleur qui prend toujours trop de place. Il y a des coquelicots rouges, immenses, aux murs de ce bureau. Gentil coquelicot, mesdames, gentil coquelicot, nouveau... Quelle part de moi savait que le coquelicot est devenu au XX<sup>e</sup> siècle le symbole international à la mémoire de ceux qui sont morts à la guerre, la fleur du souvenir ? Cette insupportable guerre contre le cancer que sont sommés d'engager tous les patients, leurs proches, les équipes de soins à leur côté, tous unis dans ce grand « combat » contre la maladie. Ailleurs et en d'autres temps<sup>4</sup>, je me suis révolté contre ces arguties belliqueuses.

Mais cette fleur, frêle et vulnérable mais d'un rouge si intense, si vif, se tient pourtant droite, se dresse vers le ciel, résistant à toutes les tempêtes. Fleurissant partout où ses graines se posent, des champs de blés mûrs au pierrier, des bords de route aux terrains vagues, elle est capable de trouver ce qu'il lui faut dans la terre où elle s'enracine, ne craignant ni le soleil ni l'aridité. Elle embellit n'importe quel lieu où elle fleurit. Toutes ces petites têtes blondes et brunes, qui un jour se sont perdues dans le grand fauteuil rouge de ce bureau aux coquelicots, l'ont à coup sûr embelli et ma vie avec, et celle de leur parent, celui ou celle, vivant, qui chemine encore à leur côté, « pour de vrai » comme ils disent, et celui ou celle, défunt, qui chemine aussi à leur côté, en pensées, sensations et sentiments. Tous,

---

4. P. Ben Soussan, *Le cancer est un combat, même pas vrai !*, Toulouse, érès, 2006.



ces enfants endeuillés, disaient-ils autre chose ? Que cette rencontre est si incertaine avec la peine, la peur et la mort. Mais que, comme le coquelicot connu pour ses vertus alcaloïdes, ils trouveront en eux des ressources et des onguents pour continuer, se redresser et briller de leurs couleurs éclatantes, même si parfois, frêles et vulnérables, les vents et les pluies de la vie pèseront sur leur fragile assurance.

Nous avons passé un long moment avec Agnès, avec son père, ils ont parlé, je parlais, ils se sont tus, je me taisais, ils ont pleuré, je me suis retenu. Et puis Agnès a demandé à retourner voir sa mère, le père a résisté, à peine, et ils sont partis vers l'unité d'hospitalisation, la chambre, le lit. Ils reviendront. C'est Agnès qui me l'a assuré, ils reviendront « après ». Je n'ai pas demandé après quoi.

J'ai appris que la mère d'Agnès est morte quelques jours plus tard. Son mari m'a appelé, bredouillant au téléphone des propos confus où il était question de cérémonie, d'enterrement, de la présence d'Agnès. Le père pleurait. Je me suis encore retenu. Quelques jours plus tard, Agnès était dans la salle d'attente avec son papa. Elle avait voulu revoir « le docteur des coquelicots ». Elle voulait me poser une question, elle savait que je lui répondrais, elle sait que je réponds aux enfants. « Quand elle aura fini d'être morte, maman, elle reviendra ? » J'ai dit « non » d'un trait, comme ça, sans vraiment m'en rendre compte, « non, Agnès, elle n'est pas partie, ta maman ». Elle a baissé la tête, à peine, manière d'opiner. « On peut pas arrêter le temps de la mort, hein, docteur Ben Soussan, il dure toujours... » Je n'ai pas commenté, que pouvais-je ajouter à une aussi lucide évidence ? Nous n'avons pas parlé de la mort qui dure toujours

mais du temps du bonheur qui ne se mesure pas, du temps des souvenirs qui ne s'effacent pas, et de la peine, et de la colère, et des coquelicots.

Agnès est revenue dans ce bureau trop fleuri, avec son papa. Venait-elle pour y retrouver le docteur qui répond aux enfants ou pour y conduire son père, abattu, égaré parfois ? « En a pas marre maman d'être morte, c'est trop long maintenant ! » Agnès a su bien vite que le temps allait être long, pour son papa surtout ! Parce que la mort ne se vit jamais seule, mais toujours accompagnée. Il y a toujours des vivants qui escortent les morts et qui ne peuvent les lâcher, les laisser mourir pour de bon, « pour de vrai » comme disent les enfants. Agnès, elle, avait d'étranges compagnons du soir, des monstres qui profitaient de l'obscurité et de l'absence de sa mère pour envahir sa chambre et l'anéantir. Des fois, c'était dur de traverser la nuit et de retrouver le jour ; allait-elle se réveiller ? Des fois, elle pensait que si elle ne se réveillait pas, sa mère serait là au matin, penchée sur son lit, en souriant, et ce sourire du matin lui manquait tellement. Son père, à chaque fois qu'elle parlait de ce sourire, était débordé par les larmes. Je me retenais.

Agnès avait très vite compris qu'on meurt toujours un jour. Plus vite que Ionesco en tout cas : « J'avais fini par comprendre que l'on mourait parce que l'on avait eu une maladie, parce que l'on avait eu un accident, et qu'en faisant bien attention à ne pas être malade, en étant sage, en mettant son cache-nez, en prenant bien les médicaments, en faisant attention aux voitures, on ne mourrait jamais<sup>5</sup>. » Qu'on

---

5. E. Ionesco, *Entretiens avec Claude Bonnefoy*, cité par Ruth Menahem, *La mort apprivoisée*, Paris, Éditions universitaires, 1973, p. 59.

sait jamais quand – « les enfants, ça meurt aussi, docteur ? » – et que ça dure longtemps – « quand on est mort, on est mort pour la vie ! »

## **L'enfant sur les planches, Agnès**

« *Le petit chat est mort.* »

Molière<sup>6</sup>

C'est une belle fin d'après-midi de juin, à Marseille, la terrasse du café est remplie de garçons qui chapardent des regards à des cagoles en talons hauts dont le soleil, mais pas que, rosit les joues. Attablé à ce Pointu de la place, devant une mauresque, je rêve, mon footballeur préféré s'attardant devant des cages imaginaires et une endiablée partie de tirs au but.

À un moment, je ne vois plus que lui. Qui dévale sur le cours, bondit, saute de réverbère en escalier. À mesure que je l'observe, mon cœur se met à battre la chamade et un sentiment indéfinissable s'insinue en moi, curieux mélange de crainte et d'enchantement. Est-ce un gros persan, un siamois, ou bien un vulgaire chat de gouttière ? De quelle couleur est-il ? Se laissera-t-il facilement caresser ou, hardi, se retournera-t-il toutes griffes dehors vers ma main cajoleuse ? Qui donc avait déposé cette incertaine soucoupe de lait contre la bouche d'incendie ?

Je n'ai pas vu arriver la moto. Le chat non plus, à chasser d'irréelles créatures à petites pattes et longue queue. Le cri retentit du café, violent, perçant, et toute la terrasse se tourna d'un sursaut vers le petit

---

6. Molière, *L'école des femmes*, acte II, scène 5.

chat, allongé sur le sol, une tache flasque sur le granit irradiant du cours. À l'instant même où je le vis, un phénomène étrange se produisit, semblable à ce qu'on appelle la vision panoramique des noyés. En un millième de seconde – mais cette translation spatiale et temporelle peut-elle être mesurée ? – j'ai vu une grande chambre, éclairée par une froide lumière blanche. Allongée sur le lit, une femme – que je reconnus comme la mère de ma petite consultante de 5 ans – allongée dans l'immobilité de la mort. Je me reconnais, dans l'entrebâillement de la porte, debout, figé et je m'entends dire : « Le petit chat est mort ! »

Mon fils est accouru, il est devant moi et me dit : « Oui, je crois ! »

Et les vanes de mes larmes et de mon passé se sont ouvertes.

J'ai passé depuis longtemps l'âge de jouer la pupille d'Arnolphe mais j'emporte avec moi, toujours, au creux de mes rencontres avec la vie, la mort, la détresse et la peine, j'emporte en moi tant d'Agnès, les mères d'Agnès, les pères d'Agnès, tous ces *dibbouks*, ces âmes errantes qu'un jour ou l'autre j'ai pu croiser en ces lieux que l'on dit « hospitaliers »... Ils sont ici, en ouverture de ce livre, preux compagnons de ces impossibles et insupportables « combats » de vie. Ils sont partout. Ils sont.

## Orphelin et inconnu, **ça fait beaucoup...**

La Fondation d'entreprise OCIRP  
a trouvé que **ça faisait trop !**

Les enfants en deuil d'un ou de leurs deux parents représentent aujourd'hui en France 800 000 jeunes de moins de 25 ans [source : Ined, 2003], soit en moyenne un enfant par classe. Le défi de la Fondation d'entreprise OCIRP est de faire connaître et reconnaître leur situation. Pour ce faire, elle soutient des projets pour les accompagner et les aider à construire leur avenir.



Photo : Gettyimages



#### Pour plus d'informations

Internet : [www.fondation-ocirp.fr](http://www.fondation-ocirp.fr)

Twitter : <http://twitter.com/OCIRP>

Scoop.it! : [www.scoop.it/u/ocirp](http://www.scoop.it/u/ocirp)